

À propos du style (de vie) universitaire

David Bélanger

Numéro 77, été 2019

Grandeur et misère de l'université

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (2019). À propos du style (de vie) universitaire. *L'Inconvénient*, (77), 37–41.

À propos du style (de vie) universitaire

ESSAI

David Bélanger

Je pense à cette scène pour moi angoissante, qui ne reflète en rien ma réalité universitaire : une classe en demi-auditorium, les bancs en bois noble bien vernis, l'enseignant en veston ou tailleur qui s'éreinte à expliquer un concept – Jake Gyllenhaal dans *Enemy*, Michael Douglas dans *Wonder Boys*, Barbara Sukowa dans *Hannah Arendt*, Julianne Moore dans *Still Alice*. Et tout à coup, la cloche sonne, les étudiants s'extirpent du local dans un même élan, tandis que l'enseignant essaie de terminer sa phrase, d'annoncer ce qui s'en vient, seul contre la débâcle il ne peut évidemment y arriver, et on le retrouve abandonné derrière sa table, dépossédé de sa classe, son idée écharpillée par l'arbitraire du temps.

Rien de tout cela n'arrive lorsqu'on enseigne dans une université québécoise. Outre le fait que les séances, du moins celles en lettres et autres sciences humaines, sont étonnamment longues en regard de la tradition anglo-saxonne, trois belles heures bien tassées, il faut mesurer ce que signifie l'absence de cloche pour en marquer la fin. En tant que chargé de

cours, je vais jusqu'au bout de quelque chose, et quand les mots commencent à me manquer, je conviens que nous y sommes, que la fin est signée par ma propre aphasie, *restons-en là pour le moment, nous reprendrons la semaine prochaine le cadavre de François Paradis où nous l'avons laissé*. Jamais je n'ai à élever la voix pour essayer de contrer la fuite, jamais je n'ai à courir sur mes mots de peur que la cloche les heurte. Forcément, cette liberté est une grande illusion, la cloche ne fait pas le temps, je ne peux déborder mes trois heures bien tassées ; mais l'absence de cloche suggère un autre rapport à la séance, à l'idée, à l'échange. Un style naît alors, sur lequel on aime ironiser, celui de l'enseignant universitaire, qui parle sans filet, avec des objectifs flous, mais qui parle sans faiblir jusqu'au bout de ses notes – ces trois heures sont un microcosme de la thèse, ces trois années de doctorat que tout le monde dépasse, ces trois cents pages auxquelles nul ne se restreint.

•

Je suis encore assez jeune, encore assez vert, depuis peu tombé de l'arbre dans l'humus ; je ne suis pas encore gâté – évidemment, ça viendra. J'aime la vie universitaire. Il m'arrive d'éprouver de sincères émotions pendant des colloques savants. Il m'arrive de citer Rancière ou Foucault, de bricoler mes phrases pour qu'elles étreignent la syntaxe difficile de Bourdieu. C'est ce qui sépare l'universitaire des autres intellectuels : il croit vraiment à l'utilité de la phrase de Bourdieu dans l'armature de sa réflexion. Au fil de ses lectures, il cherchera même cette phrase qui s'intriquera avec la sienne, les marges des livres de sa bibliothèque témoignent de cette quête. La note infrapaginale numéro 21, Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, volume 1, page 141, constitue bien davantage qu'une marque de sa lecture ou même une preuve de quoi que ce soit : elle est la condition de sa réflexion, il n'aurait pas pensé de cette manière sans cette phrase pour se poser. Ça semble risible – c'est pourtant un style comme un autre.

Dernièrement, j'ai fait d'une phrase de Bakhtine, tirée de *Marxisme et philosophie du langage*, mon dicton ; c'est devenu « ma phrase », et elle se place d'elle-même quand je parle. J'en suis assez content. Ça me passera.

•

Dans *Voir le monde avec un chapeau*, Carl Bergeron décrit le style pédant des universitaires, mais plus encore leur pouvoir antithétique, « héritiers soixante-huitards », ils font la « morale moderne » à coups de « théories », « ce sont des bouffons, littéralement ; des enfants gavés d'ennui et de subventions, qui ont besoin en permanence de se faire dire qu'ils sont rebelles, sous peine de s'effondrer ». Ce n'est pas faux : le style de vie universitaire suggère une résistance à l'ordre ambiant, et cet ordre ambiant est déterminé par certains hommes de paille bien choisis. *Devant la bêtise barbare de la populace*, ce ne sont pas vraiment mes mots, il convenait que l'universitaire en chaire parle de Montaigne, disserte sur Proust, aime dangereusement Flaubert. *Devant le pédantisme élitiste des intellectuels de droite*, ce ne sont pas vraiment mes mots, il convient que l'universitaire démontre l'intérêt socio-esthétique du hip-hop, analyse le plus sérieusement du monde *Spider-Man* et refuse la distinction,

pour le moins arbitraire, entre culture populaire et culture sérieuse. Le principal, et c'est ce qu'énonçait de façon réjouissante le critique marxiste Terry Eagleton au début des années 1980, c'est de le faire de la bonne manière, parce que les études littéraires, c'est une histoire de manière, citer un spécialiste au bon moment, ranger l'artillerie lourde quand il le faut, lire sa communication avec le bon débit. Comme forme, le style universitaire n'est pas plus restrictif que le sonnet ; il a même davantage à voir avec la liberté du roman. On ne s'attend pas à ce que Javert regrippe de la falaise où il s'est jeté ; de même, personne ne souhaite assister au retour des schémas greimassiens.

Contester un ordre établi pour justifier sa présence, cela participe du style de vie universitaire. On observe ici un autre point de tension entre l'intellectuel et le chercheur d'université. L'intellectuel n'a pas à justifier sa présence, il doit la gagner ; publier largement, faire des phrases évocatrices, être disponible pour le vulgaire. L'université nous garde de telles sauvageries compétitives. Nos compétitions sont pacifiées, on ne gagne rien, on justifie tout. De *l'état de la question à l'apport à la connaissance*, l'universitaire suit un protocole rigoureux. Le plus simple pour lui consiste à décrire l'échec des méthodes passées, des schèmes, des pensées qui le précèdent ; sinon, à trouver de nouveaux objets sur lesquels la vulgate a fermé les yeux jusqu'ici. Le protocole est performatif : justifier, c'est contester. Quand Carl Bergeron parle de ces enfants qui doivent se faire rassurer sur la réalité de leur rébellion, il montre simplement que jamais on ne lui a demandé de justifier sa parole.

•

En tant qu'universitaire-pour-le-moment, je ne peux qu'être agacé par les quolibets qu'on adresse aux universitaires, et il m'arrive évidemment de lire ces essais crépusculaires sur la faillite de nos vénérables institutions en me disant que, quand même, ça traîne depuis Rabelais et Molière, ce ridicule de la Chaire, et qu'on y ajoute aujourd'hui les dénonciations sur sa commercialisation, l'apparition du marché dans le temple, les libidineuses remarques sur le fait que ça couche avec le grand capital ; cela m'amène un sentiment de déjà-vu, comme si on refaisait son affaire à ce pauvre Abélard.

Forcément, j'adopte alors une position corporatiste. Le courtier d'assurances croit *malgré tout* à la vertu des polices d'assurance. J'ai aussi le sentiment que l'université encourage de telles positions d'autocontestation, qu'elle n'est pas muette ou aveugle sur sa condition : lieu critique par excellence, l'université érige en véritable discipline la critique de l'université. En littérature, après avoir vilipendé un biographisme dogmatique au nom d'une approche immanente et scientifique, on s'est dit qu'il fallait quand même en revenir, de l'immanence poétique, au nom d'une sociologie capable de déchirer le voile de nos croyances universitaires. Une fois ce voile arraché, on se dit que la chose est bien nue et qu'on ne pourra plus rien lui enlever – et j'entends maintenant avec le plus profond sérieux, dans les colloques et autres agapes universitaires, qu'au fond il faut bien convenir qu'à l'université *on ne découvre rien* ; à l'égal des créateurs, le critique et le théoricien patentent, inventent, créent, il n'y a pas de vérité en dessous à éclairer, mais des prismes au-dessus pour faire voir différemment. Cela revient à ce qu'écrivait André Belleau, dans « Portrait du prof en jeune littératologue », citant à propos ce cher Roland Barthes : « Qu'est-ce qu'une recherche ? Pour le savoir, il faudrait avoir quelque idée de ce qu'est un *résultat*. »

Au fond, mon attachement à la vie universitaire est assez intéressé : je défends ma vie du moment. Il me faut bien mesurer, toutefois, que je n'ai pas les moyens de cette défense. Dans un texte récemment paru dans *L'éteignoir* – et auparavant dans *Panier de Krab* –, texte qui motive en grande partie ma présente contribution, l'auteur anonyme parle de notre « carrière universitaire de marde » (c'est le titre). Sur un ton joyeusement cynique, il dénombre avec acuité les luttes que mènent les étudiants pour décrocher des contrats d'auxiliaires, puis des bourses d'excellence, avant la course aux publications et l'angoissante participation aux colloques, la relation sociale transmuée en réseautage, le postdoctorat comme « limbes universitaires », les chargés de cours comme « pré-cariat » dédaigné des étudiants comme des Professeurs (dits les « Postes »), et les Postes comme finalité aussi illusoire que désirée, laquelle transforme les êtres humains en stra-

tèges qui n'ont plus d'amis, seulement des alliés et des ennemis. À la fin, ce n'est pas joli, et j'ai eu besoin de quelques pintes pour m'en remettre.

Le style de vie universitaire engendre ces phénomènes ; Alain Deneault allait un peu plus loin dans *La médiocratie*. Cet intellectuel engagé comparait, dans sa prose jubilatoire, le fonctionnement de la recherche universitaire aux réseaux de trafic de drogues dans les rues des cités : les petits risquent le plus pour un salaire dérisoire et ceux qui sont tout en haut ne font que récolter le fruit du sacrifice des autres, lesquels se sacrifient avec la seule ambition de se hisser au sommet. Oui, c'est tout à fait ça, le style de vie universitaire. Mais qu'on me permette : la métaphore me semble décrire aussi l'ensemble des formes de vie à l'heure du capitalisme tardif.

•

La réalité, sans doute, se résume en peu de mots : aimer la vie universitaire, ça consiste simplement à être dans la vie universitaire. Le *dealer* aimera le milieu interlope tant qu'il y aura sa place, son territoire, qu'il échappera aux menottes de la police ; il se fera des réseaux d'alliances enivrants, taillés dans le risque et le possible. C'est de l'extérieur qu'on le dédaigne, on voit le bocal et on se dit, *vraiment* ? La description que donne « Ta carrière universitaire de marde » pointe en ce sens : nul ne sort de la vie universitaire, tous en sont plus ou moins expulsés – à l'exception des Postes, leur titre résumant leur gain, *un lieu à eux*, une case inébranlable, d'où ils ne sortiront que les pieds devant ou la pension en poche. Il y a une grande violence dans ces expulsions – une violence symétrique à celle des dénonciations routinières du style de vie universitaire.

Je suis entré à l'école il y a vingt-cinq ans. J'en sors à peine. À côté des dures réalités de la cour d'école, on m'a inculqué les pouvoirs de la lecture – avec *Harry Potter*, ces pouvoirs prenaient une forme quasiment littérale –, on m'a enseigné l'importance de l'expression juste et d'une grammaire irréprochable, j'en ai fait doucement la mesure de tout être humain, jusqu'à ce que le cégep m'instruise de l'esprit critique et de la sacrosainte capacité à ne pas être roulé dans la farine de l'hégémonie, puis l'université nous a isolés en marge du monde, en une véritable réserve d'individus vivant selon un régime de valeurs

étranger à celui de la grande majorité, décalés la plupart du temps dans nos conversations, mais qu'importe, notre réalité était ailleurs, dans ces valeurs qui nous formaient, et ça s'est aiguisé ainsi jusqu'au doctorat, nous croyions contribuer aux connaissances de l'humanité, la grande œuvre, la quête d'une vie – et puis c'était terminé. Nous avons plus ou moins trente ans, et pour la plupart nous devons trouver autre chose. Ces ouvriers qu'on entend après la fermeture des usines, à l'orée de la retraite, complètement désorientés, qui pestent contre le capital qui les broie, c'est un peu ça : chaque fois qu'au bout du processus un individu se voit expulsé de l'université, il y a le sentiment d'une usine qui ferme. Mon tour viendra.

Le psychanalyste Donald Winnicott soutenait qu'il existe une relation profonde entre « l'incapacité du petit enfant à reconnaître et à accepter la réalité » et nos « expériences illusoires », religieuses, artistiques, universitaires. Pour penser cette situation, Winnicott avance le concept d'« espace transitionnel ». Dans les premiers temps de la vie, l'enfant croit que le sein de la mère « est une partie de lui, l'enfant. Le sein est, pour ainsi dire, sous le contrôle magique du bébé. [...] L'omnipotence est presque un fait d'expérience. La tâche ultime de la mère est de désillusionner progressivement l'enfant ». Ce lent processus de désillusion constitue l'espace transitionnel : l'enfant accepte alors progressivement qu'il ne possède pas de pouvoir magique, qu'un monde extérieur lui impose violemment une manière de vivre.

L'universitaire est un individu qui profite d'une longue transition. La magie de la connaissance, la valeur de nos apprentissages ne persistent généralement que le temps de l'université, après quoi il faut bien accepter que la magie n'agisse plus. Bien sûr, on peut en récupérer l'essentiel et devenir un intellectuel. On lira des livres de manière plus naturelle, on trouvera pompeuses des formes qu'on cultivait autrefois, et on se surprendra à ne plus éprouver le désir de citer Bourdieu, à tolérer que des phrases nous viennent sans notes explicatives. Il est tout à fait probable – je spécule – qu'on cesse peu à peu de thésauriser les textes qu'on rédige les fins de semaine ou quand les petits sont

couchés, cette folie de la consignation appartenant bel et bien à l'univers subventionné du CV commun canadien et autres monstres taxinomiques. *A fortiori*, ça commencera à nous agacer de passer beaucoup de temps sur des textes qui n'auront aucun lecteur ; la magie du texte pour lui-même, d'une lecture invisible par une communauté flottante et immémoriale – ce qu'on appelle l'*apport aux connaissances* – perdra de son sel. Vous avez écrit une thèse, vous avez assez donné.

Lorsque j'ai la chance d'avoir devant moi une classe fraîche, j'utilise ce petit rituel pour faire connaissance. Je demande aux étudiants de m'indiquer à main levée qui préfère un bon Balzac à n'importe quel *Harry Potter*. J'ai tenté l'expérience trois fois, mais toujours avec le même résultat, attendu : à part un ou deux originaux, la classe se range massivement du côté du petit sorcier à lunettes. Je demande alors qui considère que *Harry Potter* recèle plus de qualités littéraires qu'un bon Balzac. L'unanimité m'émeut à chaque fois : forcément, ça ne se compare pas, et Balzac récolte les suffrages. Le rituel, comme une fable, recouvre sa petite morale : les étudiants postmodernes se demandent alors s'ils sont domestiqués par l'*illusio* universitaire – engageant cette irritation à la base de toute quête émancipatrice – alors que d'autres, modernes, se demandent si la sensibilité, le bon goût si cher à Madame de Staël, ne leur est pas inaccessible pour le moment, si les cours les amèneront à le cultiver pour un jour, vous savez, préférer le préférable.

À la fin du rituel, je suis toujours content de partager ces illusions avec ma classe. À la différence des élèves des niveaux collégial ou secondaire, les étudiants universitaires ne demandent pas que je les convainque de la pertinence de ce que j'enseigne. S'ils se sont rendus jusqu'ici, dans ce domaine aux allures de cul-de-sac, ils possèdent suffisamment d'abnégation pour apprendre les nuances de l'idéologie ou du dialogisme sans savoir pourquoi. Comme la mère décrite par Winnicott, je tente toutefois, progressivement, par petites poussées ironiques, de leur montrer la magie de nos illusions. Qu'ils s'engagent plus tôt que tard sur le chemin de la transition.

Dans *Marxisme et philosophie du langage*, Bakhtine écrit que « le mot est l'arène de l'idéologie », suggérant par là que l'ensemble de nos valeurs habitent les termes mêmes que nous utilisons : notre conscience ne fait que gérer une axiologie au cœur des mots, du connoté sous chaque dénoté, etc. Par exemple, à l'impératif moderne de la beauté, de la forme pure et noble, on a rétorqué par le factice du beau, le racisme du pur, l'élitisme du noble. Aujourd'hui, dans les universités, on appelle à la parité, à l'antiracisme, à la fin de l'hétéronormativité. On riposte de l'autre côté, déplorant la fin de la méritocratie, le fouet de la censure, le règne de la bien-pensance. Rien ne me fascine davantage que ces luttes dans les mots, comme si mon lexique se prenait à la gorge, suait eau et sang pour que le sens triomphe dans le stade lorsque la cloche sonnera.

On dit souvent que l'universitaire vit dans une tour d'ivoire ; c'est faux. Quelques-uns se battent dans l'arène, même s'il est vrai que plusieurs mènent leurs études depuis les estrades.

Si j'aime le style de vie universitaire, c'est parce que je n'ai pas encore entendu le son de la cloche. Doucement, c'est sûr, je sens que mon débit s'accélère, que mon temps bien tassé se sera écoulé. J'espère évidemment ne plus y croire avant d'être expulsé. Qu'est-ce que je ferai, seul chez moi, avec tous mes *apports aux connaissances* ? Au pire, je vivoterai, chercheur *freelance*, manière un peu pathétique, il est vrai, d'amorcer sa transition. J'échafaude ces jours-ci des projets de recherche qui durent longtemps, acte de foi, comme si ça pouvait s'étirer encore pour des années, comme si mon idée pouvait se rendre à son terme. Cette semaine, j'ai fait une petite découverte, en tout cas pour moi – c'était un beau moment. Je me force pour ne pas trop citer les grands noms, pour me passer de ces béquilles pendant qu'il en est encore temps, réapprendre à marcher sans appui. J'aime l'enivrant style de vie universitaire ; comme dit le poète, il me rend si gai, si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots. ■

David Bélanger est stagiaire postdoctoral à l'université McGill et nouveau directeur de la rédaction de la revue XYZ. Il vient de publier un essai : *Il s'est écarté. Enquête sur la mort de François Paradis* (Nota bene, 2019).

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD
 VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES CINÉMAS
 SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT
 LES ÉCRITS MŒBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ
 À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
 NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS
 TICARTOC HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ HISTOIRE
 QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES
 QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT
 JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES
 ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS
 TANGENCE VOIX ET IMAGES



sodep
 Société de développement
 des périodiques
 culturels québécois

SODEP.QC.CA